NOTRE EPOQUE

VI

L'entretien dont nous avons choisi des extraits a été réalisé en décembre 1980. Reiser est sur le point d'entrer au journal, comme on pénètre dans un salon pour l'aérer. Il vit très seul, ce qui va changer bientôt. Cela pour poser un repère dans le naufrage du temps. A l'époque, il habite rue des Plantes, dans un bel immeuble des années trente. Une paroi de verre, d'où une lumière blanche tombe sur a) des murs nus ; b) une pile de dessins ; c) une boîte de sardines bretonnes. La sardine fournit l'énergie nécessaire au dessin : Reiser aime bien comprendre les cycles de la nature. Il aime aussi les machines, les déductions, les analogies. C'est un moderne à l'ancienne : il croit à la raison critique. Il croit à la science, à l'intelligence, au progrès possible. Il voyage en solitaire et découvre l'Amérique, tel Caillié Tombouctou. Cet ingénieur-enfant, et pourtant si mûr, démonte les choses et les gens, les bons sentiments, les Églises comme autant de réveils. Il étudie la mort comme un mode d'emploi : voir sa page sur l'incinération de Perec. Il décrit l'amour comme une

J'ai cessé de m'engager pour l'énergie solaire quand le mouvement écologiste est né. Je me suis dit : ça va se casser la gueule.

Tout le monde m'a considéré comme un gauchiste mais j'ai rien fait en 68. Je me suis tenu complètement à l'écart. J'ai été à la Sorbonne et j'ai été choqué tout de suite. J'ai vu des fils de bourgeois qui faisaient la révolution. Je me suis tout de suite imaginé que ça ne marcherait pas.

Les animaux sont aussi cruels et féroces que les hommes. Un moineau, c'est féroce. Je reste tout à fait lucide. Je les aime comme ça. Mais un chien est gentil parce qu'on lui donne à bouffer. Sinon, dans les cas extrêmes, il finira par bouffer son maître. Pourtant, je suis malheureux quand les animaux se font égorger par les bouchers. Car j'imagine qu'un jour, ça pourrait être moi. Si on est insensible à ces massacres à la chaîne, on sera insensible au massacre des hom-